

*À toutes les filles qui n'auraient pas dû mourir.
Et à John Coltrane, Clint Eastwood,
Jim Morrison et Charlie Parker.*

Adiós muchacho

C'était le mois de juin 2007, celui de ma quarantième année. Hormis que j'avais franchi ce que certains appellent une étape dans la vie d'un homme, rien de particulier ne m'était arrivé depuis des mois. Je coulais une existence tranquille, pour ne pas dire ennuyeuse, dans une petite ville du sud-est québécois méritant les mêmes qualificatifs, une ville plane où le moindre désordre faisait surgir la menace du chaos.

Pendant ce temps, la surface du Kangerdlugssuaq, au Groenland, rétrécissait de façon dramatique. Dans quelques mois, nous apprendrions que les vastes étendues gelées de l'Arctique canadien s'effaçaient à une vitesse effarante et qu'en deux ans seulement, plus d'un million de kilomètres carrés de glaces s'étaient perdues au fond des océans. La planète se réchauffait pour contrer la froideur de l'homme et personne ne savait comment réagir aux soubresauts parfois furieux de la nature. Tout ce qui aurait dû se perpétuer foutait le camp et la vie, pourtant, suivait son cours.

À l'épicerie, au garage ou à la poste, la plupart des conversations tournaient autour du débat sur les accommodements raisonnables, qui battait alors son plein en terre québécoise. On discutait kippa, hijab,

religion et laïcité en des termes me donnant parfois envie de m'enfouir sous un tchador et de marcher jusqu'où la rumeur de la peur s'estompait. Pour ne pas alimenter d'inutiles rancœurs, je m'enfonçais plus simplement la tête dans le sable et me taisais, puisque j'étais l'étranger, l'homme de passage n'ayant pas voix au chapitre de la dialectique locale.

En Irak et en Afghanistan, où la notion d'accommodement dit raisonnable ne semblait pas être entrée dans les mœurs, on continuait à se tirer dessus pour des motifs m'échappant et échappant probablement à ceux que l'on envoyait recevoir des balles coulées dans l'or noir, mais aucun événement mesurable à l'échelle de Richter n'avait véritablement ébranlé la nombriliste Amérique depuis l'effondrement des tours jumelles, pas plus que cette ville où je moisissais en regardant partir puis revenir les oiseaux ayant le bon sens de migrer quand l'approche des équinoxes annonçait le retour du grand jeûne hivernal.

En attendant qu'un miracle ou un séisme secoue mon quotidien, je me comportais tel un homme persuadé qu'un vent de changement n'allait pas tarder à souffler sur sa vie. J'avais même échangé ma vieille Volvo contre une Toyota rouge vif, un modèle de l'année, que j'astiquais ce matin-là en écoutant Gene Vincent sur mon iPod. Tout en savonnant Ginette, ainsi que j'avais nommé ma nouvelle voiture, je prenaux avec Vincent ma voix de tombeur et alignais les « Be Bop A Lula she's my baby » en me déhanchant comme une star des années 50 devant un auditoire de filles hystériques et déchaînées.

Je n'étais pas une star et ne le serais jamais, mais j'aimais parfois m'imaginer sur l'une de ces scènes où vous devenez le dieu de l'instant et pouvez espérer finir la nuit dans le lit d'une déesse galvanisée par

vosre sex-appeal. Ça ne faisait de mal qu'à moi et j'avais pris l'habitude de panser les blessures bénignes de mes fantasmes en compagnie de Willie Nelson, Johnny Cash ou Woody Guthrie, avec lesquels j'entretenais l'une de ces amitiés viriles qu'aucune fille, divine ou pas, ne pouvait altérer. C'était ma façon à moi de me soigner.

Sous le soleil éclatant de cette fin juin, Nelson et Cash se préparaient à prendre le relais de Vincent pendant que la lumière dessinait sur le capot de Ginette une mosaïque étincelante se déformant à chacun de mes mouvements. Affalé à l'ombre d'un cabanon en plexiglas, Jeff, le vieux husky des voisins, m'observait avec indulgence. Ce chien écoutait mes conneries et me regardait faire l'imbécile depuis que j'avais freiné devant un écriteau « À louer », trois ans plus tôt, et transporté mes bagages dans la maison meublée où je prenais lentement racine. On avait sympathisé dès le premier instant, lui et moi, et il était le seul être me retenant de boucler mes valises et de chercher une autre ville perdue où je pourrais m'interroger sur le sens de l'existence. Si Jeff n'avait pas été là, j'aurais rapidement pris la route avec le père Guthrie. J'aurais mis le volume au maximum et, dans les premières lueurs de l'été, j'aurais roulé vers l'inconnu en écoutant le vieux Woody gratter *I Ain't Got No Home* sur une Mahogany flambant neuve.

Un lien que seuls peuvent comprendre les gens ne considérant pas les chiens comme des chiens s'était tissé entre Jeff et moi. Un lien qui passait par le regard, par un vocabulaire de quelques mots. « Come on, Jeff. » « Attrape, Jeff. » « Bon chien, Jeff. » On n'avait qu'à s'asseoir ensemble et la vie devenait soudain d'une lumineuse simplicité.

Au milieu des be-bop-a-lulements de Vincent, c'est lui qui m'a avisé que mon cellulaire sonnait. Pour je ne sais quelle raison, Jeff détestait la sonnerie de ce cellulaire, qui reproduisait quelques notes du *Jean-Pierre* de Miles Davis. En le voyant s'énerver sans raison apparente, j'ai compris qu'il engueulait Davis. J'ai éteint mon iPod et j'ai saisi mon téléphone, qui reposait bien au chaud sur le siège avant de Ginette.

C'était Mike Reynolds, le gérant de WZCZ, la seule station de radio rentable de Solitary Mountain, Vermont. Reynolds avalait ses mots comme s'il n'avait pas mangé depuis trois jours, mais je suis parvenu à comprendre que le gars ayant obtenu le poste d'animateur de nuit que j'avais sollicité deux ans plus tôt venait de quitter WZCZ sans préavis et que Reynolds était aux abois. Il avait besoin de quelqu'un, right now, pour remplacer ce son-of-a-bitch. J'ai posé quelques conditions, pour la forme, et l'ai assuré que je serais là dans moins de quarante-huit heures.

Et voilà, en trente secondes, ma vie venait de basculer. En trente secondes, j'avais bâclé le nouveau chapitre d'une histoire dont je ne parviendrais jamais à situer exactement la source, car cette histoire pouvait très bien avoir commencé en 1971, quand le générique du premier film réalisé par Clint Eastwood, *Play Misty for Me*, avait défilé sur les écrans de cinéma de l'Amérique. Elle pouvait également avoir pris naissance à la frontière du Québec et du Vermont, dans un chalet en ruine dont j'avais hérité malgré moi au cours du funeste octobre 1987, ou lorsque John Coltrane s'était mis en tête de composer une pièce qu'il intitulerait *Lazy Bird*.

L'un des engrenages ayant mené au drame dont j'écrirais le finale s'est toutefois mis en branle à l'intérieur de cette marge de trente secondes durant laquelle

j'ai accepté de dépanner Reynolds, poussé par le besoin quasi maladif m'incitant à transporter ma solitude d'une ville à l'autre et d'un pays à l'autre, inconscient du fait que je voyageais sur les diagonales d'un échiquier dont toutes les cases étaient pareillement blanches.

J'ai coupé la communication sans me douter que le virage dans lequel je venais de m'engager s'ouvrait sur un abîme et je me suis assis dans le foin, à côté de Jeff. « Faut que je te parle, vieux », ai-je dit à la grosse tête heureuse dont le regard m'enveloppait d'un de ces amours qu'il ne faudrait jamais susciter quand on sait qu'on va partir un jour ou se loger une balle dans le crâne avant d'avoir atteint la moitié de sa vie. « Je m'en vais, Jeff, je me tire », et il m'a fallu rassembler tout mon courage pour lui avouer que je ne pourrais pas l'emmener avec moi, ainsi que je le faisais lorsque j'allais marcher à l'extérieur de la ville.

On partait à l'aube, quand tout était endormi et que le parfum humide de la nuit finissante s'infiltrait sous mes couvertures. Je nommais cela l'appel de la nature avec une ironie qui méritait à peine son nom, car une urgence n'ayant rien à voir avec le désir ni avec la volonté me tirait ces jours-là de mon lit avec une force irrésistible. Rien alors n'avait plus d'importance que d'enfiler mes vêtements et de quitter rapidement ma chambre surchauffée. Jeff m'entendait fermer la porte et il sortait de sa niche en battant de la queue et en gémissant, puis il sautait dans la voiture sans se faire prier et on roulait jusqu'à l'ancienne voie ferrée ou jusqu'à un chemin de bûcheron creusé de profondes ornières dans lesquelles stagnait l'eau de la dernière pluie. Ces matins-là étaient les plus beaux matins du monde. Le soleil se levait, les oiseaux suivaient et on

jouissait du simple bonheur d'être là, vivants parmi *le bruit des choses vivantes*. Et maintenant, je m'apprêtais à quitter tout ça, Jeff, le bois, les choses vivantes, pour aller faire résonner la voix de Chet Baker ou de Mamie Smith dans la nuit d'une ville nommée Solitary Mountain.

« Mais je vais revenir, Jeff, je te le jure. » Jeff ne m'a pas cru, mais il a fait comme si, c'est ce que font les meilleurs amis, ceux qui savent que l'amitié ne peut empêcher un homme de se casser la gueule si ça lui chante.

Vingt-quatre heures plus tard, Ginette croulait sous le poids de mes pourtant maigres possessions et j'ébouriffais une dernière fois la tête de Jeff, le seul être qui me manquerait dans ce patelin où mon départ n'entraînerait aucun bouleversement. Quand je me suis installé derrière le volant, un cœur de pomme qui prendrait des jours à passer était coincé dans ma gorge. J'ai fait un dernier signe en direction de Jeff, un au revoir qui avait des allures d'adieu, *adiós muchacho, compañero de mi vida*, et j'ai pris la route en direction de Solitary Mountain et d'un destin dont la voie avait été tracée pour moi par un quelconque son-of-a-bitch.

I

PREMIERS VIRAGES

*Moonshine night, mountain village insane*¹.

Jim MORRISON, *Far Arden*

1. Le lecteur pourra trouver la traduction des citations placées en exergue et du poème reproduit à la page 272 à la fin du roman (page 469).

Solitary Soul

La montagne donnant son nom à Solitary Mountain se dresse au bout de Revere Street, l'une des deux principales artères de la ville, ainsi baptisée à cause de Paul Revere, héros légendaire de la révolution américaine. Solitary Mountain, malgré son nom, n'est cependant pas une montagne solitaire. Il s'agit plutôt d'une sorte de pic entouré de montagnes plus basses qu'il domine de manière insolite. En le voyant surgir au détour de la route, on a d'abord l'impression de se trouver devant une bizarrerie de la nature, qui aurait posté là une sentinelle et l'aurait protégée de l'érosion des glaciers. La première fois que j'ai aperçu cette montagne, elle était en partie voilée par le brouillard d'une pluie torrentielle qu'illuminaient avec une régularité de métronome des éclairs qui semblaient artificiels, calqués sur ceux d'une bande dessinée postmoderne ou d'un film d'horreur de série B. Pour un peu, je me serais attendu à voir Bela Lugosi déboucher au coin d'une rue, drapé dans son accoutrement de comte Dracula.

Toutes les vingt ou trente secondes, des zébrures nettement découpées déchiraient le bleu électriqué du ciel pour se perdre aussitôt dans un grondement faisant vibrer le sol. Quant à Solitary Mountain, elle

paraissait indifférente aux attaques de la foudre, calme et majestueuse dans le tourment de la tempête. Une forme de sagesse empreinte de mélancolie se dégageait de cette masse de roc qui avait vu défiler la mort sur des centaines de millénaires, qui avait peut-être aperçu de son sommet des mers n'existant plus et des cieus démentiels ayant tout rasé sur leur passage, emportant avec eux quelques-unes des cinq millions d'espèces disparues depuis que la vie existe sur cette planète. Tout de suite, je l'ai rebaptisée Soul Mountain, Solitary Soul Mountain, parce qu'elle ressemblait à une vieille âme triste qui aurait erré longtemps avant de s'échouer là, dans ce paysage vallonné où elle dominait l'horizon et verrait peut-être venir les nuées sombres annonçant la fin de l'homme.

En attendant que l'orage cesse, je me suis garé sur Revere, devant une librairie dont j'ai essayé de déchiffrer les titres exposés en vitrine à travers le brouillard de la pluie. Au centre trônait *The Road*, le chef-d'œuvre de Cormac McCarthy, que j'ai reconnu à sa couverture presque entièrement noire. La présence de ce roman apocalyptique au milieu de la tempête avait des allures de mauvais présage et, pendant un instant, les pluies de cendre de McCarthy ont envahi Revere Street. Sous les monticules de grisaille s'accumulant, j'étais l'un des derniers survivants d'un cataclysme qui emporterait tous les livres, tous les hommes, toutes les histoires. De temps à autre, l'ombre d'un parapluie passait sur le trottoir ou dans la rue, fendait l'obscurité pesant sur la ville. J'en ai compté sept, sept parapluies noirs ignorant qu'ils s'avançaient au cœur de la catastrophe. Quand l'un d'eux a été emporté par le vent, j'ai tenté d'oublier *The Road* et j'ai redémarré pour prendre la direction de WZCZ.

C'est à ce moment que mon histoire, avec l'aide de la pluie, aurait pu prendre une autre tangente. C'est là que j'aurais pu décider qu'il n'y aurait tout simplement pas d'histoire, pas d'histoire ayant pour décor Solitary Soul Mountain. Je n'aurais eu qu'à passer tout droit devant WZCZ pour poursuivre ma route jusqu'en Floride ou au Mexique et je n'aurais connu ni Lazy Bird, ni Misty, ni Charlie the Wild Parker, ni aucun des Solitary Mountainers autour desquels je me mettrais en orbite pour quelques semaines. Au lieu de ça, j'ai roulé jusqu'à Penobscot Avenue, j'ai freiné devant l'enseigne de WZCZ sous la pluie battante et j'ai suivi l'ombre de ce qu'on appelle le destin.

Je n'ai pas l'habitude de mentionner que je suis albinos dans mon C.V., les albinos n'appartenant pas à ces minorités dites visibles bénéficiant d'une discrimination qui, pour positive qu'elle soit, échappe parfois à ceux ayant le relatif avantage d'être normaux. Mike Reynolds, qui ne pratiquait que la discrimination négative, a donc paru un peu contrarié quand il m'a vu débarquer dans son bureau avec mes lunettes embuées et ma tête de pissenlit en fin de saison.

Mon apparence crée toujours un certain malaise au départ. Les gens ont tendance à se méfier des hommes trop pâles, probablement parce que le blanc évoque le froid ou qu'il leur rappelle la fonte de l'Arctique et de l'Antarctique, la disparition du Kangerdlugssuaq et, du même coup, leur propre mort. C'est pour cette raison que je pratique un métier m'assurant un certain anonymat, pour qu'on ne m'associe pas à cette rafale blanche qui, un jour ou l'autre, viendra frapper aux carreaux de la fenêtre. C'est pour ça que je suis devenu une voix, un homme sans visage.

J'ignore ce que j'aurais fait si j'avais été coloré. Je ne me suis jamais réellement posé la question. Quand on a les mots « accident de la nature » tatoués sur le visage, on apprend rapidement que la différence possède un pouvoir répulsif plus puissant que celui de la bêtise et que, si on n'est pas de la même couleur que les autres, il vaut mieux essayer de se fondre dans le décor. D'aussi loin que je me souviens, la nuit m'avait servi de camouflage, sauf quand une fille qui aimait le blanc, parfois, une jolie fille aux cheveux noirs, me tenait doucement la main sous le soleil de midi.

Quant à Reynolds, il était clair qu'il n'appréciait pas le blanc outre mesure, mais il a finalement consenti à me serrer la main. Il a ensuite failli préférer quelque lieu commun à propos de ma transparence, c'est ce qu'ils font tous, pour dissimuler leur ignorance et se donner l'air encore plus con, mais Reynolds ne devait pas être si crétin que ça, car il s'est abstenu. Un bon point pour lui, qu'il a reperdu un peu plus tard quand il m'a demandé si c'était de naissance.

« Vous êtes né tel quel, Richard ? Je veux dire les cheveux, les yeux ?... »

J'ai été forcé de répondre que oui et on a changé de sujet.

Une fois franchie la barrière des premières minutes qui, selon une théorie discutable mais assez juste dans le cas présent, déterminent toute relation, Reynolds m'a mis un doigt prudent sur la clavicule gauche, comme si je menaçais de me casser, et m'a lentement fait pivoter vers le couloir s'ouvrant à notre droite, percé de quelques portes derrière lesquelles s'activaient les employés de la station.

Nous avons franchi la deuxième porte et il m'a présenté John Beck, un technicien qui avait une allure de technicien et me servirait de remplaçant durant mes nuits de congé. Devant Beck se tenait Norman Christopher, surnommé Norm dans tout l'État du Vermont à cause de sa ressemblance avec Norm Peterson, l'un des piliers de bar de la série *Cheers*. Christopher était affecté aux informations, ce qui expliquait la mollesse de sa poignée de main, mais aussi son regard, le regard miséreux du type qui doit quotidiennement annoncer à ses concitoyens que tout se détraque et que les politiciens sont au mieux des andouilles, au pire des escrocs. Christopher n'aimait pas son travail, ça sautait aux yeux. Il en avait marre de prononcer des mots rimant avec Irak, Bagdad, Afghanistan, Président Bush, Al-Qaida, il en avait marre du réchauffement de cette foutue planète, des magouilles, des fraudes, des vedettes jetables et autres produits de consommation périmés avant d'avoir été mis en marché, mais il avait une maison à payer et deux filles à l'université, pour lesquelles il espérait un avenir meilleur, même s'il était le mieux placé pour savoir que cet avenir était plus qu'improbable. Il m'a souhaité la bienvenue sans sourire, avec sa main moite, et Reynolds m'a poussé dans la pièce adjacente, où il m'a présenté Tina, sa fille à lui, pas touche, sorte de miss météo et culture dont le talent aurait sûrement été plus apprécié si la radio avait transmis l'image, puis June Fisher, secrétaire-réceptionniste-téléphoniste à tout faire.

Fisher avait de jolis yeux d'écureuil, des cheveux tirant sur le roux, d'irrésistibles taches de son sur les pommettes, et si je n'avais pas été si stupide, je lui aurais dit qu'elle était belle, comme Michael Caine lorsqu'il flanque pour Lee dans *Hannah and Her*

Sisters : « God, she's beautiful... » J'aurais voulu être assez effronté pour m'agenouiller devant son bureau et lui murmurer que sa beauté me sciait les jambes : « God, you're beautiful... » Reynolds aurait peut-être pensé que je prenais Dieu pour une femme et il aurait eu raison. Si Dieu existe et qu'il est la représentation de la beauté infinie, il ne peut être qu'une femme. Au lieu de ça, j'ai bredouillé un bonjour d'idiot, auquel il manquait des lettres, aussi médusé qu'un gamin venant d'être sournoisement attaqué par la grâce de la féminité.

J'ai cherché un moyen de me rattraper, mais Reynolds m'entraînait déjà dans le studio où je travaillerais, au deuxième étage, et Fisher a disparu tel un beau rêve en un seul épisode. Je la croiserais peut-être par hasard dans les couloirs de WZCZ ou à la fête de Noël, à l'occasion de laquelle elle tiendrait le rôle de la Fée des glaces fondantes ou de l'une de ces créatures n'existant que pour vous rappeler que vous n'avez pas la stature du rêve. Puisque mon émission serait diffusée en direct de la nuit de Solitary Mountain, j'avais peu de chances de rencontrer June Fisher avant la prochaine naissance de Jésus, ce qui valait mieux ainsi. Fisher n'était pas pour moi et je préférerais ne la croiser que sous un sapin de Noël ou à côté du lapin de Pâques plutôt que de me ridiculiser chaque fois que j'ouvrirais la bouche.

C'est une autre des raisons pour lesquelles j'aimais le travail de nuit, parce que je n'étais pas forcé de parler quand je n'avais rien à dire et pouvais aller pisser tranquille sans avoir à saluer douze personnes sur mon trajet. Mais j'appréciais surtout ce boulot parce qu'il me donnait l'impression de travailler sur un navire abandonné au milieu de la mer pendant que la soupe mijote dans les cuisines et qu'un

carrousel actionné par un enfant tournoie devant un hublot noir. Quand j'arrivais au studio, je montais sur un bateau désert où il m'était possible de sentir le parfum fugace des femmes et la présence de ceux qui s'étaient affairés sur ce bâtiment avant moi. Je m'installais dans l'ombre de cette présence et, pendant que les autres se reposaient de l'agitation des heures ensoleillées, j'avais devant moi la nuit pour jouir de la quiétude des espaces livrés à eux-mêmes.

Lorsque Reynolds m'a demandé si je pouvais me débrouiller sans technicien dès mon premier soir, je lui ai répondu que oui, que je préférais ainsi. Soulagé de n'avoir pas à creuser un nouveau trou dans son budget, il a remonté d'un geste déterminé la mèche grasse lui retombant négligemment sur le front. Il m'a ensuite dit d'aller me laver, « allez prendre une douche, Richard », et de revenir pour minuit. Et voilà, j'avais rejoint les rangs du personnel de WZCZ, la radio des solitaires et des cinglés.

Je me suis arrêté au premier motel que j'ai croisé sur la 302, le Riverview Motel, à la sortie nord de Solitary Mountain, où j'ai demandé une chambre avec vue sur la rivière. De toute évidence, la réceptionniste n'a pas compris que je désirais m'endormir près des eaux bleues de la Winooski, car j'ai écopé de la chambre 327, un chiffre aussi banal que le panorama s'offrant à la vue de l'occupant.

C'était une chambre à deux lits, avec télé câblée et odeurs de moisissure incluses, le genre d'endroit où vous n'avez envie de vous installer que si vous êtes suicidaire. J'ai traîné l'une de mes valises sur le lit de gauche et je me suis étendu sur l'autre, d'où j'ai fixé le ventilateur défectueux du plafond en essayant de préparer ma première émission à WZCZ, mais

je n'étais pas dans le coup. Cette chambre me déprimait et je ne pouvais m'empêcher de penser à ceux qui étaient passés par là avant moi, couples illicites se dépêchant de se rhabiller devant leur reflet déçu dans le miroir minable, voyageurs de commerce étalant leur camelote sur le lit en vidant une demi-bouteille de whisky, petites familles sans le sou se donnant l'illusion d'avoir de quoi se payer des vacances.

Tout ça c'était des clichés, je le savais. Tous ces personnages étaient aussi stéréotypés que les Indiens à plumes vendant des tomahawks dans les boutiques pour touristes du Nevada, et pourtant ils existaient, dans les livres, dans les films, dans les chambres de motel. Ils étaient l'incarnation de l'Amérique de Sam Shepard et de David Mamet, de toutes ces petites gens luttant contre une médiocrité reçue en héritage. Je les ai laissés défiler devant moi, routiers fourbus, amants ne s'aimant plus, familles économisant leur malheur, et je me suis endormi en imaginant les pleurs d'un bébé couché sur le lit de gauche, à côté de sa mère pleurant aussi, mais silencieusement, avec ses yeux secs de fille qui envoie chier le père Noël tous les matins.

À vingt et une heures, j'ai été réveillé par la radio, sur laquelle j'avais syntonisé WZCZ. Norm Christopher finissait de lire les éphémérides mises en boîte plus tôt dans la journée, m'apprenant que les premières troupes américaines étaient débarquées à Saint-Nazaire, en France, le 26 juin 1917, accueillies par les applaudissements de la population locale rassemblée sur le quai où avait accosté le *Terrorès*. Pendant que je m'extirpais du lit, Christopher m'a également rappelé que le trompettiste Clifford Brown avait perdu la vie dans un accident de la route le 26 juin 1956 et que le président John F. Kennedy

s'était rendu près du mur de Berlin le 26 juin 1963, cinq mois avant de tomber sous les balles de Lee Harvey Oswald dans une rue de Dallas, et vingt-six ans avant que s'effondre le mur de la honte.

Christopher a terminé ses éphémérides en mentionnant quelques-uns des titres les plus célèbres de Pearl Buck, née le 26 juin 1892 à Hillsboro, en Virginie, puis il a passé l'antenne à Tina Reynolds, qui nous a annoncé un ciel dégagé pour la nuit et la journée du lendemain. J'ai éteint la radio en me disant que si on savait ce que les gens vont devenir, on pourrait parfois annoncer des naissances au lieu de les rap-peler. Si Christopher avait connu l'avenir, il aurait pu ouvrir son micro en nous apprenant que la petite Sissi McDonald, sept livres et onze onces, venait de naître dans le comté de Suffolk, en Angleterre, où elle fonderait un groupe de pression grâce auquel la Troisième Guerre mondiale serait évitée. À part celle du Christ, je ne me souvenais pas qu'on ait prédit d'autres naissances de ce genre et je trouvais dommage qu'on ne s'attarde qu'à la naissance de gens morts et enterrés. Ça aussi, ça me déprimait.

Ayant une heure ou deux devant moi, j'ai pris la douche recommandée par Reynolds, j'ai enfilé des vêtements propres et je suis sorti marcher dans la nuit tombante. La pluie avait enfin cessé et le ciel se dégagait. Devant moi, Solitary Soul Mountain se découpait dans la nuit, éclairée par une lune en pleine croissance ne parvenant pas à atténuer l'aspect soudainement sinistre de la montagne. Moins de quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis que Mike Reynolds avait interrompu les « Be Bop A Lula » de Vincent et je n'avais pas eu le temps de réfléchir à ce qui m'arrivait, à ce que serait maintenant ma vie. Je m'étais comporté comme un enfant

qui apprend la veille de son départ que ses parents ont enfin consenti à l'emmener à la mer avec eux au lieu de l'envoyer dans un camp d'été, et j'avais préparé mes bagages avec la même fébrilité que l'enfant, sans songer à l'immensité de la mer quand on se ramasse seul sur la plage avec les mouettes et un seau de plastique pas même capable de contenir un château.

L'aspect funeste de Solitary Soul Mountain me ramena à ma propre solitude, sans laquelle je n'aurais jamais abouti au pied de cette montagne. Quand un homme a une famille, à la rigueur quelques amis, il ne songe pas à s'exiler ainsi, si tant est que l'on puisse parler d'exil dans mon cas, puisque j'avais vécu près de la frontière états-unienne une bonne partie de mon existence et passé tous mes étés, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, dans un chalet situé sur les rives du lac Champlain, côté U.S. Depuis des années, je traduisais ma vie du français à l'anglais, et inversement, de même que celle des gens croisés au hasard de mes allées et venues. Plus souvent qu'autrement, j'avais l'impression d'être né dans un roman américain traduit au Québec. Je ne possédais pas de véritables racines, en fait, si bien que la notion d'exil n'avait à mes yeux qu'un sens relatif.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'un homme est à ce point isolé qu'il confie ses états d'âme au chien du voisin, à un vieil écureuil de plâtre qu'il conserve depuis l'enfance ou à sa voiture, c'est qu'il est temps qu'il prenne la route sans se retourner et appuie sur l'accélérateur pour au moins jouir de la liberté de l'errance. C'est ce que j'avais fait, mais je ne voyais pas encore de quelle façon cela changeait quoi que ce soit à mon existence, sinon que j'avais trouvé en Solitary Mountain une forme d'âme sœur, auprès de laquelle je

resterais tant que je vivrais dans l'illusion qu'une âme sœur ne peut vouloir votre peau.

Le violoncelle de Rostropovitch

Norm Christopher sourit en constatant que Bob Richard, l'albinos embauché ce matin par Reynolds, a décidé de consacrer une partie de son émission à Cliff Brown, mort prématurément le 26 juin 1956. Richard a peut-être écouté ses éphémérides, à moins qu'il ne programme ses émissions en fonction des dates ayant marqué l'existence des grands du jazz.

Il écoute la radio toutes les nuits, Christopher, parce qu'il n'arrive pas à dormir, parce qu'il ne peut fermer les yeux qu'une heure ou deux à la fois avant d'être éveillé par quelque catastrophe mondiale assombrie des couleurs lugubres teintant ses rêves. Il se sent donc soulagé que Reynolds, le grand patron, ait rapidement remplacé Cliff Ryan, dont il ne comprend pas le départ précipité. Il espère seulement que l'albinos sera à la hauteur de Ryan, un homme étrange, mais qui connaissait le jazz aussi intimement qu'on peut connaître un lieu où l'on se sent bien. Avant, il n'écoutait que du classique, Rachmaninov, Bach, Mahler, mais il n'y arrive plus. Son âme a été trop profondément creusée par la mélancolie où vous entraînent les violons des quatuors et des grands orchestres et il ne peut plus supporter que l'immédiateté du jazz. En d'autres termes, Norm Christopher ne veut plus que la beauté le fasse pleurer.

Il a cependant de la difficulté à se laisser emporter par la trompette de Brown, cette nuit, car il n'entend que la vibration rythmique d'un groupe pop jouant à l'étage en dessous. Ses filles sont rentrées

de l'université il y a quelques semaines et, ne voyant pas la nécessité de décrocher un travail d'été puisque leur imbécile de père s'occupe de tout, elles mènent la vie qu'il aurait voulu mener, d'une scandaleuse insouciance, et écoutent de la musique n'ayant pour lui aucun sens jusqu'au milieu de la nuit. Il n'ose pas leur dire qu'il déteste ça, pas plus qu'il n'ose leur révéler qu'il les envie d'être excitées par l'insignifiance de cette musique et de n'en éprouver aucune honte. Sally est couchée, ce soir, et c'est Elsie, la plus jeune, qui occupe le salon.

S'il s'écoutait, il pousserait le volume de la radio au maximum, mais il ne le fera pas, pour ne pas éveiller Sally, pour ne pas blesser Elsie ni la mettre en rogne. Il va continuer de se taire et de les protéger de la douleur du violoncelle de Rostropovitch. Ce qu'il ressent importe peu, de la même manière qu'importe peu cet énorme ventre débordant par-dessus la ceinture de son pyjama et qui causera assurément sa mort de façon indirecte. Il est né avec ce ventre et il mourra avec. Norm Christopher est un homme aussi fidèle à sa laideur qu'à la tristesse.

Misty

The appeal of cinema lies in the fear of death.

Jim MORRISON,
Lords and the New Creatures
(*The Lords. Notes on Vision*)

Je devais avoir dix-sept ans quand j'ai vu *Play Misty for Me*, l'un des premiers d'une prolifique génération de films mettant en scène des femmes animées de pulsions meurtrières, des malades maniant le couteau comme d'autres jouent de la flûte. J'avais lu le résumé dans l'horaire télé en mangeant un cheeseburger au Roi de la patate, le snack le plus couru de ma ville d'origine, et je voulais absolument voir ce film enveloppé de musique et de longues nuits d'angoisse. « L'animateur d'une émission de radio nocturne est aux prises avec une admiratrice déséquilibrée », précisait le résumé que j'avais encerclé au feutre rouge.

Le lendemain, j'avais demandé qu'on me remplace à la radio étudiante de mon collègue, où l'on m'avait confié l'émission de nuit de la fin de semaine parce

que j'étais le seul à ne pas se plaindre d'être enfermé dans un studio pendant que les autres sortaient dans les bars et les discothèques, portés par l'espoir de se frotter à l'une de ces filles dorées balançant leurs longues jambes parfumées du haut d'un tabouret tout en coulant des yeux doux à qui voulait bien leur payer un gin-fizz ou une tequila. À cette époque, j'avais depuis longtemps compris les règles de la concurrence et préférais m'enfermer avec une pile de vinyles plutôt que de me ruiner à offrir des verres qui ne me rapporteraient aucun dividende, que ce soit en nature ou autrement. Ma carrière, de même que ma vie amoureuse, était déjà toute tracée. Je finirais mes jours derrière un micro, à parler aux insomniaques, aux solitaires, aux désespérés et à ceux qui, comme moi, aimaient tout simplement la nuit.

Je n'étais pas du genre à me laisser impressionner par les histoires de psychopathes, mais lorsque j'avais fermé la télé à la fin du film, j'avais pris la peine de vérifier si les portes de la maison étaient bien verrouillées. Avant d'éteindre les lumières, j'avais écarté les rideaux de la fenêtre du salon, au cas où. Julie Grégoire, que tous les gars du collège croyaient cinglée parce qu'elle lisait dans les lignes de la main, les feuilles de thé et les boules de cristal, passait par là à ce moment, avec sa grande cape de fêlée. Elle avait levé la tête dans ma direction, avait écarquillé ses grands yeux verts, puis avait disparu dans le noir en courant.

J'ai toujours été persuadé que Julie Grégoire, cette nuit-là, avait lu mon destin dans les reflets formés sur mon visage par les feuilles du chêne centenaire se balançant devant la maison de mes parents. Contrairement aux autres gars, je ne pensais pas qu'il manquait une case à Julie Grégoire. De mon point de vue, elle

appartenait à cette catégorie d'êtres extrasensibles qui en savent toujours plus long qu'ils ne peuvent en dire et sont de ce fait condamnés à observer l'agonie de gens qui, à leurs yeux, se sont déjà noyés dans leur dernière tasse de thé.

Après la nuit où les pans de la cape de Julie Grégoire s'étaient enfoncés dans l'obscurité, pareils aux ailes d'un rapace nocturne s'abattant sur sa proie, j'avais revu *Play Misty for Me* au moins une dizaine de fois. C'était plus fort que moi, quand j'apprenais que ce film était programmé à la télé, je m'achetais un sac de pop-corn jumbo et je regardais Jessica Walter terroriser l'entourage de Clint Eastwood en me mettant plein d'écaillés de pop-corn entre les molaires. Avec le temps, j'en étais venu à m'identifier à Eastwood, qui tenait dans cette histoire le rôle du gars traqué par la folie. Connaissant l'ahurissant pourcentage de malades en liberté, je m'étais mis à craindre qu'une de ces paumées décide un beau soir de jeter ses pilules par la fenêtre et de se servir de moi en guise de traitement de substitution. *Play Misty for Me* était devenu une obsession et j'avais l'intime conviction qu'un jour ou l'autre, une femme nommée Misty entrerait dans ma vie pour me montrer ce qu'avait vu Julie Grégoire. Ce jour est arrivé le 30 juin 2007, escorté par la pleine lune.

Avant de me rendre à la station, j'avais marché sans but dans les rues de Solitary Mountain. Je n'avais rien fait de la journée, sauf tourner en rond dans ma chambre en révisant les micros de l'émission que j'avais préparée la veille. J'étais sur le point d'avaler à même le goulot une bouteille de whisky bon marché, comme les autres gars passés par là avant moi, comme Frank Peterson, Frank Lamarre, Frank Roberts ou Frank McFarley, agents d'assurances et

vendeurs de brosses, comme tous ces pauvres gars qui avaient été contaminés par l'odeur d'égout montant du renvoi de la douche de la chambre 327 du Riverview Motel, alors j'ai attrapé mes clés et je me suis poussé.

J'étais à Solitary Mountain depuis cinq jours et n'avais encore déniché aucun endroit où poser mes bagages. Les logements meublés étaient rares dans cette ville et les deux ou trois que j'avais visités étaient décorés du même vieux tapis gris sale, des mêmes tables en contreplaqué et des mêmes rideaux orange ou jaune moutarde que le Riverview. À ce compte, je préférais le Riverview, qui n'avait pas la prétention de ressembler à un chez-soi.

Alors que la porte claquait derrière moi, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai marché sous la pleine lune jusqu'au centre désert de Solitary Mountain, ne croisant sur mon trajet que quelques adolescents ne sachant que faire de cette foutue grande peau qu'ils dissimulaient sous des vêtements en forme de sac en prenant des airs de gangsters.

Au bout d'une heure, je suis entré à la station en espérant avoir la chance de saluer correctement la fille animant l'émission précédant la mienne, qui occupait le studio adjacent à celui que m'avait assigné Reynolds. Avoir plus d'un studio dans une aussi petite station était un luxe inespéré, mais un mécène était passé par là quelques années plus tôt en laissant tomber des poignées de dollars du haut du ciel. Penchée sur sa console, la fille m'a envoyé la main avec plus ou moins d'enthousiasme, ainsi qu'elle le faisait tous les soirs, puis, juste avant le début de mon émission, elle a aligné quelques simagrées signifiant que nous devrions faire connaissance un autre jour. Trente secondes plus tard, elle s'éclipsait dans le cliquetis

des chaînes pendouillant sur son blouson de cuir sans me donner l'occasion de me présenter.

J'ai enclenché le thème de mon émission, un extrait de *Dat Dere* interprété par Art Blakey and the Jazz Messengers, auquel j'ai entremêlé ma voix pour annoncer à mes auditeurs une entrée en matière pour le moins particulière et leur suggérer d'ouvrir grandes les oreilles. J'ai terminé mon intro et la version de *Moonlight in Vermont* enregistrée par Billie Holiday en 1955, au cours d'une répétition dans le studio d'Artie Shapiro, a envahi les ondes.

Sur cet enregistrement, Billie a oublié les paroles de *Moonlight* et se contente de fredonner l'air de la chanson avec sa voix éraillée par l'alcool et la dope. Les seules paroles vraiment audibles, en réalité, sont « Moonlight in Vermont », qui ponctuent les marmonnements de Billie. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler un bon enregistrement ni une pièce qu'on choisit en guise de musique d'ambiance, mais on y entend Billie, Shapiro et Jimmy Rowles discuter avant d'entamer la pièce, et puis l'âme de Billie est là, qui déchire la vôtre chaque fois que le clair de lune répand sa lumière sur le piano de Rowles. J'aurais pu opter pour une autre version, mais celle-ci correspondait mieux à l'espèce de langueur nauséuse qui m'avait suivi toute la journée, pareille à ces neiges d'avril vous surprenant alors même que vous rêvez à l'été.

Quand la voix de Billie s'est éteinte sur les dernières notes de *Moonlight*, j'ai rouvert mon micro pour donner aux insomniaques de Solitary Mountain un aperçu de la couleur de la nuit à venir.

Vous venez d'entendre Moonlight in Vermont, telle que répétée par Billie Holiday dans la complicité d'un studio de Los Angeles, à l'abri de l'indiscrétion

que la Verve Records nous permet de commettre aujourd'hui. Puisque Billie vient de nous rappeler que la pleine lune brille ce soir dans le ciel du Vermont, nous allons demeurer avec elle dans les reflets de cette lumière de nuit. Dans l'heure qui suit, vous entendrez *Under a Blue Jungle Moon*, *Let's Dream in the Moonlight*, *I Wished on the Moon*, *What a Little Moonlight Can Do*, de même que cinq ou six autres chansons dans lesquelles l'éternelle *Lady Day* va décrocher la lune avec l'air de s'en moquer royalement. *Sing for us, Billie.*

J'avais programmé à peu près toutes les pièces dans lesquelles Billie parle de la lune et je m'étais gardé *Blue Moon* pour le milieu de la nuit, pour l'exquise tonalité que Billie savait donner au bleu sous toutes ses formes. Au moment où les applaudissements retentissaient sur la bande de *Blue Moon* enregistrée au Jazz Club USA, j'ai glissé *Jean-Pierre* dans le lecteur : *En souvenir de Jeff*, ai-je simplement annoncé, *my best and only friend*. Au milieu de la pièce, le téléphone a sonné. J'ai pensé que c'était Reynolds, qui voulait me passer un savon à propos du mix pas très adroit que je venais de servir à mes auditeurs sous le simple prétexte que je m'ennuyais de Jeff, *my best and only friend*.

Elle avait une voix suave, habituée aux alcools forts qu'on ingurgite en doses non diluées après le coucher du soleil, semblable à celle de Billie. Malgré les évidentes traces de bourbon réchauffant cette voix, ses accents n'étaient pas naturels. Ils se réverbéraient en un écho provenant de trop loin pour être vrai, de derrière une espèce de voile, de rideau battant au vent de la nuit. La femme qui chuchotait au bout du fil aimait l'aura trouble du mystère et ne voulait pas être reconnue. « Qui est Jeff ? » a-t-elle demandé.

Cette question, sans rapport avec la volupté de la voix, m'a laissé muet quelques instants. Je me serais attendu à une approche plus directe, plus franchement intéressée. Il m'était souvent arrivé de recevoir des appels de femmes n'en pouvant plus de se morfondre dans leur lit, de filles prêtes à marcher sur leur orgueil ou à se couvrir de ridicule pour pouvoir soupirer dans l'oreille d'un homme, et elles avaient toutes cette voix puant le sexe à plein nez. Jeff n'avait rien à voir avec ces femmes et je n'avais pas envie de parler de lui à une inconnue en mal de sensations fortes. Je lui ai donc répété que Jeff était un ami. Lorsqu'elle a voulu savoir de quel genre d'ami il s'agissait, j'ai répondu qu'il n'existait qu'une sorte d'amis, les vrais. C'est là qu'elle m'a balancé que si Jeff était un véritable ami, il accepterait sûrement de souffrir un peu pour moi, puis elle a raccroché.

Je fixais encore le combiné quand la sonnerie du téléphone a de nouveau recouvert le son de la trompette de Davis. En temps normal, j'aurais répondu « WZCZ, Bob Richard à l'appareil ». Je me suis contenté de porter le combiné à mon oreille et j'ai attendu qu'elle parle. « J'avais oublié le plus important, a-t-elle murmuré : play *Misty* for me. »

Pendant un moment, j'ai espéré que ce soit une blague, une façon de me souhaiter la bienvenue à WZCZ. Si je faisais jouer *Misty*, ainsi que le désirait cette femme, les employés de la station surgiraient peut-être de la cage d'escalier avec des flûtes et des chapeaux de papier en criant « Surprise ! ». Ce serait une bonne blague, mais l'humour de mes collègues frôlant l'inanition, je ne comptais pas trop sur leur joyeuse irruption dans le studio pour faire baisser mon rythme cardiaque. Quoi qu'il en soit, la voix que

je venais d'entendre n'était pas la voix d'une fille qui plaisante.

Quelques scènes du film d'Eastwood se sont bousculées dans mon esprit, puis j'ai aperçu les pans de la cape de Julie Grégoire s'envoler devant la porte ouverte du studio, pareils aux ailes d'un oiseau de nuit condamné à propager le malheur. Quand le téléphone a sonné une troisième fois, j'avais toujours les yeux rivés sur la porte avec l'air d'un homme qui a vu passer sa mort. J'ai fini par appuyer sur la touche mains libres d'un doigt tremblant et j'ai entendu Reynolds hurler que la station était blanche depuis au moins une minute, goddam ! Quelques secondes après, la voix de Cassandra Wilson, une autre beauté de la nuit noire, envahissait doucement les ondes, « don't want to close the door on you », et j'étais convoqué chez Reynolds le lendemain matin, à onze heures précises.

My Man

C'est une nuit de June, it's a night of June, la dernière nuit de juin, embaumant le parfum de June. Assise derrière la maison, dans la vieille balançoire de bois qui grince, June Fisher observe la pleine lune en écoutant Cassandra Wilson chanter *When the Sun Goes Down* dans son baladeur. Elle n'aime pas Cassandra Wilson, trop belle, trop sensuelle, « une pute », dirait sa mère, et elle n'aime ni le blues ni le jazz. Ce qu'elle aime, c'est le cinéma, Barbra Streisand et Frank Sinatra. Elle a un vieil enregistrement d'une émission de télé, dans sa chambre, dans lequel Sinatra accumule les pitreries en compagnie de Dean

Martin et elle ne se lasse pas de réécouter cette bande d'un noir et blanc qui tremble.

Parmi sa collection de DVD, elle possède aussi tous les films dans lesquels Streisand a joué. Son préféré demeure néanmoins *Funny Girl*, un classique pour jeunes filles romantiques qui la fait encore rêver, comme toutes les histoires d'amour, et qui se termine mal, comme toutes les histoires d'amour également. Quand elle voit Streisand chanter *My Man* dans l'obscurité, à la fin du film, elle comprend la lancinante douleur des veuves et se dit que l'amour a sûrement été inventé par un ange barbare. Éclatant sous le halo d'un projecteur, la voix de Streisand la transperce et elle sent son corps se couvrir de frissons annonçant les pleurs. Rien à voir avec la voix de Cassandra Wilson, qui ne sait que s'enfermer dans sa beauté. Elle ne comprend pas ce que l'albinos lui trouve, pas plus qu'elle ne comprend ce qui l'émeut dans la trompette de ce Davis, Miles Davis, un dieu qu'elle ne priera jamais. Elle syntonise toutefois l'émission de l'albinos une ou deux heures par nuit, alors que sa mère dort et qu'elle peut jouir de la tranquillité de la maison ou de la cour.

Elle profitait aussi de ce calme quand Cliff animait cette émission. Dire qu'elle avait été amoureuse de ce salaud, pense-t-elle pendant que la lune se brouille devant ses yeux et qu'elle essuie ses larmes avec ses mains, puis avec la ceinture de cette affreuse robe de chambre dont elle n'arrive pas à se débarrasser. Elle est ainsi, June, elle s'attache aux vieilles choses, elle s'attache aux gens, mais seules les choses méritent cette fidélité, elle le sait.

Elle n'y peut cependant rien. Elle devient amoureuse pour un regard, un mot gentil lancé entre deux portes. Un homme lui sourit et elle fond, encore plus

démunie que Streisand au moment où elle rencontre Nick Arnstein : « Nick Arnstein, Nick Arnstein, Nick Arnstein... What a beautiful name... » Une petite voix chante en elle et elle est foutue. Ça s'était produit avec Cliff, peu de temps après qu'Amanda l'eut quitté. Amanda l'avait mise en garde, ce type la ferait souffrir, mais elle avait refusé de l'écouter. On peut arrêter une femme qui désire, mais pas une femme qui rêve. Ce sont les plus tenaces et les plus redoutables. C'est ainsi qu'elle s'était brouillée avec Amanda Grey, sa meilleure amie, préférant suivre le trajet tortueux d'une petite voix chantant *My Man*.

Et voilà que la voix s'éveille de nouveau chaque fois qu'elle pense à Bob Richard, l'albinos aux yeux doux. Si Amanda n'avait pas accepté le poste qu'on lui offrait à Burlington, elle serait là pour lui dire que Richard ne vaut pas la peine qu'elle se torture ainsi. Comme tous les hommes, renchérit sa mère. Mais elle n'y peut rien. Elle tombe, June, elle tombe amoureuse. Chaque fois, ça ressemble à une chute, une longue et assourdissante chute sur la pente incurvée d'une montagne russe. Elle détestait cette sensation qui lui donnait littéralement l'impression de perdre la tête, lorsqu'elle était enfant. Malgré le vertige qu'elle appréhendait, elle aimait la fièvre de l'envol et demandait toujours qu'on lui achète un billet pour aller planer au-dessus de la terre dans le roller-coaster, « like a little bird, mom », quand, tous les étés, sa mère et sa tante Nellie l'emmenaient à Coney Island.

Elle n'a pas changé, elle est encore la première à se mettre en file pour acheter des billets, partagée entre ses désirs et ses effrois contradictoires, emportée contre son gré dans le champ d'attraction des hommes

et de ce Bob Richard qui la fait chavirer rien qu'en ouvrant la bouche.

Un petit cri de rage s'échappe de ses lèvres, pareil au cri d'une souris mourant sous le claquement d'une trappe et elle arrache ses écouteurs. La voix d'un homme, si étourdissante soit-elle, n'entachera pas la nuit de June, la dernière nuit de juin, ployant déjà sous l'éblouissement de juillet.

Quand j'ai franchi la porte du bureau de Reynolds à onze heures moins cinq, le lendemain, j'avais à peu près la couleur qu'on prête aux malades incurables dans ses pires cauchemars. Mon allure générale a d'ailleurs foré une brèche dans la carcasse granitique de mon employeur, car il a d'un pas magnanime été fermer le store de la fenêtre me faisant face. En d'autres circonstances, ce geste m'aurait peut-être amusé, car la majorité des gens croient que les albinos appartiennent à une lignée de vampires dont les rejetons sanguinaires ne sévissent que la nuit, mais je n'étais pas d'humeur à rire ni à raconter des jokes d'albinos : « Connaissez-vous celle de l'albinos qui se teint en blonde, monsieur Reynolds ? » Si ce dernier avait été dans de meilleures dispositions à mon égard, il m'aurait probablement offert une transfusion, mais il ne fallait pas charrier. Les stores, c'était déjà assez. Pour la bouffe, je n'avais qu'à me démerder.

J'ai laissé Reynolds dire ce qu'il avait à dire en comptant le nombre de secondes avant que sa mèche grasse lui retombe sur le front, puis je me suis excusé, pour avoir la paix. J'ai répété que j'avais eu un malaise, un malaise totalement idiot, en insistant sur le fait que, non, ça ne m'arrivait jamais, et en promettant que, oui, j'irais consulter un médecin. Sa station n'avait rien contre les moribonds, mais elle

ne les embauchait pas. C'est sur cette note joyeuse qu'il a conclu notre petit entretien, après m'avoir dit d'aller prendre une douche. Je suis donc reparti sans lui avoir parlé de Misty, la femme à la voix langoureuse que j'attendais depuis un peu plus de vingt ans et qui carburait peut-être à l'énergie lunaire. Si c'était le cas, elle referait surface en même temps que les hautes marées. Sinon, elle surgirait de nulle part, tel un jack-in-the-box au sourire grimaçant, heureux de vous faire sursauter avec sa seule et unique blague.

J'ai finalement passé un peu moins de deux semaines au Riverview Motel, à écouter le cliquetis des pales du ventilateur défectueux, mais je n'ai rien fait pour m'y sentir chez moi, sinon sortir de mes bagages mon vieil écureuil de plâtre pour le déposer sur la commode, près de trois des quatre photos que j'avais apportées avec moi.

La première montrait Jeff, au retour d'une de nos promenades dans le bois, arborant son plus franc sourire. Il avait le poil maculé de boue, quelques brindilles sèches accrochées sur le dessus de la tête, mais il rayonnait de la beauté des chiens heureux. La deuxième me représentait à l'âge de sept ans. Si j'avais conservé cette photo, c'était pour me rappeler que j'avais déjà eu des rêves. Quand j'étais tenté de me laisser aller, j'examinais cette image où un garçon perdu dans une forme de brouillard me fixait du haut de son innocence et je me secouais un peu. La troisième photo était une photo ratée. Quelques jours avant mon départ pour Solitary Mountain, peut-être poussé par un quelconque pressentiment, j'avais voulu me photographier avec Jeff. Le retardateur s'était déclenché trop vite et on ne voyait que mon visage flou, dans le coin inférieur droit de l'image,

juste en dessous de la tête également floue de Jeff, qui n'avait pas tenu la pose. Ce cliché était mauvais, mais je ne pouvais pas m'en défaire, parce que c'était la seule image de moi en compagnie de Jeff.

Quant à la dernière photo, que j'avais rangée au fond d'une de mes valises, dans son emballage de papier brun, elle n'avait pas sa place auprès des trois autres. Il s'agissait de la photo d'un chalet hanté et je préférais pour l'instant la garder dans l'obscurité, là où les esprits la survolant ne pouvaient m'atteindre.

Trois photos, c'est tout. Pas de photos d'amantes, pas de photos de mariage, pas de photos de vacances en famille. Ces dernières photos, je les avais foutues à la poubelle en même temps que mon passé, déterminé à ne pas pleurer ceux qui m'avaient délibérément quitté. Ma vie pouvait donc se résumer à ces quelques images : la vie d'un homme seul et un peu flou ne possédant rien, pas même un chien, et ne voulant conserver de son enfance que les souvenirs rattachés à une figurine de plâtre et à un gamin à la peau translucide, avec sa petite cravate grise et sa chemise empesée. Cette réalité ne m'attristait cependant plus. C'était ma vie, je ne pouvais rien y changer, et je n'étais pas malheureux. Mon rôle de victime, je l'avais tenu assez longtemps pour m'apercevoir que je jouais mal.

Je suis donc demeuré au Riverview jusqu'au 6 juillet, à me balader du lit au fauteuil de cuirette dans la chaleur étouffante, au son des pales du ventilateur, puis des trompettes, sax, pianos et voix que j'avais traînés dans mes bagages. Le jour où, à environ quatre milles de Solitary Mountain, j'ai déniché une maison ressemblant à la maison dont j'aurais pu rêver si j'avais encore eu cette capacité, j'ai remballé mes affaires sans le moindre regret,

puisque rien ne m'était arrivé dans la chambre 327 du Riverview Motel. Rien. J'ai fermé la porte sur le lit défait et j'ai pris la direction de Blossom Cottage, ainsi que se nommait la maison entourée d'arbres fruitiers où je serais le plus comblé des abrutis.

Six nuits s'étaient écoulées depuis l'appel de Misty et j'appréhendais le moment où elle se manifesterait de nouveau. Tous les soirs, quand je m'assois devant la console, je ressentais des picotements dans la nuque, des frissons qui ondulaient jusqu'au sommet de mon crâne, comme si Misty s'était tenue là, derrière moi, son sourire étincelant sur la lame d'un couteau de boucher. C'est ainsi que je me représentais la folie, armée d'un couteau ou d'une corde. Chaque fois que le téléphone sonnait, les picotements s'intensifiaient, mais il s'agissait toujours d'un auditeur taciturne ou suicidaire préférant parler à un inconnu plutôt que de se mettre à hurler en cassant la baraque autour de lui. Je ne repoussais jamais ces appels. Je savais que quelques paroles échangées à propos de la moiteur de la nuit ou du dernier album de Chick Corea pouvaient empêcher un homme d'éveiller ses voisins en appuyant un peu trop rapidement sur la gâchette d'une arme poisseuse. C'est aussi à ça que servent les types qui parlent dans la nuit, à préserver la tranquillité de ceux qui dorment du sommeil du juste. Pendant que les innocents roupillent, ils aident ceux qui ne peuvent fermer l'œil à franchir le silence parfois glacial précédant l'aube.

Parmi ceux-là, il y avait une jeune fille nommée Sarah. C'est du moins le nom qu'elle se donnait. Je n'aurais su dire si elle en avait assez de la vie et si elle gardait dans un tiroir secret quelques flacons de Valium et de Tylenol au cas où ses monstres ouvrieraient trop grande la gueule. Ce que je savais, par

contre, c'est que Sarah était une jeune fille triste et probablement aussi perdue qu'un Esquimau dans le désert. Pourtant, elle ne parlait jamais d'elle. Elle parlait seulement de la musique, de l'étonnante facilité avec laquelle elle s'accordait à la pluie ou au vent, puis elle me demandait de mettre encore une pièce qui aimait le vent et elle raccrochait.

J'appréciais les appels de Sarah en ce que sa naïve compréhension de la musique me permettait d'écouter Albert Ayler ou Ornette Coleman avec une oreille neuve, qui ramenait la complexité de certains morceaux à l'apparente simplicité de la pluie. Or Sarah me communiquait également sa tristesse et les nuits traversées de la voix de Sarah se terminaient invariablement sur des airs de blues, des airs d'un bleu ne captant qu'à demi la lumière.

Quand Townes Van Zandt avait demandé à Lightnin' Hopkins ce qu'était le blues, celui-ci avait répondu « a cross between the greens and the yellows », et il avait saprément raison. C'était ça, le blues, un mélange de verts et de jaunes vous donnant le plus langoureux, mais aussi le plus mélancolique des bleus. Vous n'aviez qu'à plonger le soleil de la Louisiane dans l'eau glauque de ses bayous et vous obteniez le bleu boueux du Mississippi, le blues, des milles et des milles de blues traversant du nord au sud la mémoire d'un pays. C'était là que m'amenait Sarah, sur les bords d'un Mississippi pluvieux, et je craignais toujours qu'elle ne rappelle plus, que son ennui prenne le pas sur la musique et qu'elle plonge au creux de son tiroir secret.

Quant aux appels de Misty, j'en étais venu à me dire, en dépit des désagréables picotements me forçant à regarder derrière moi plus souvent qu'il n'était nécessaire, qu'il ne s'agissait en somme que d'un